



Entretien avec Maïssa Bey : Écriture, mémoire et éthique

Interview with Maïssa Bey : Writing, Memory, and Ethics

Samia MOUFFOUK ¹

Université Batna 2 | Algérie

s.mouffok@univ-batna2.dz

Résumé : Maïssa Bey, figure majeure de la littérature algérienne contemporaine, explore dans cet entretien les thèmes clés de son œuvre : mémoire, Histoire, condition féminine et silences traumatiques. À travers une écriture qui allie éthique et esthétique, elle redonne voix aux récits marginalisés et interroge les narrations dominantes. Inspirée par Assia Djebar, elle aborde la postmémoire et la transmission des blessures historiques, tout en décolonisant l'imaginaire collectif algérien. Ses œuvres, où silence et polyphonie s'entrelacent, se veulent des espaces de résistance et de réconciliation, invitant le lecteur à repenser l'Histoire.

Mots-clés : Maïssa Bey ; Littérature algérienne contemporaine ; Mémoire individuelle et collective ; Histoire et post-mémoire ; Silences narratifs ; Résistance éthique et esthétique ; Décolonisation de l'imaginaire

Abstract: Maïssa Bey, a leading figure in contemporary Algerian literature, delves in this interview into the key themes of her work: memory, history, the condition of women, and traumatic silences. Through writing that merges ethics and aesthetics, she gives voice to marginalized narratives and challenges dominant discourses. Inspired by Assia Djebar, she addresses postmemory and the transmission of historical wounds while decolonizing Algeria's collective imagination. Her works, where silence and polyphony intertwine, are spaces of resistance and reconciliation, inviting readers to rethink history.

Keywords: Maïssa Bey ; Contemporary Algerian literature; Individual and collective memory; History and postmemory; Narrative silences; Ethical and aesthetic resistance; Decolonization of the imagination



¹ Auteur correspondant : SAMIA MOUFFOUK | s.mouffok@univ-batna2.dz

Maïssa Bey incarne une voix singulière et essentielle de la littérature algérienne contemporaine. À travers des œuvres marquantes telles que : *Entendez-vous dans les montagnes...* ou *Puisque mon cœur est mort*, elle déploie une écriture profondément ancrée dans les questionnements liés à l'Histoire, à la mémoire collective et individuelle, à la condition féminine, et aux silences oppressants qui jalonnent les récits traumatiques de la guerre d'Algérie et ses prolongements postcoloniaux.

Son œuvre, d'une densité émotionnelle et intellectuelle remarquable, ne se contente pas de décrire ou de témoigner : elle interroge, déconstruit, et recompose des fragments de récits trop souvent passés sous silence. Engagée dans une quête de vérité, Maïssa Bey se positionne comme une passeuse de mémoire, une écrivaine qui, par son refus de l'amnésie collective, participe à la réhabilitation des voix marginalisées. Son écriture, profondément éthique, relève d'un acte de résistance littéraire. Résistance face à l'oubli, aux récits officiels, et à l'invisibilisation de la souffrance féminine.

Dans cet entretien, nous plongeons au cœur de cette démarche qui conjugue une réappropriation du passé et une volonté de transformer les imaginaires collectifs. Nous interrogeons le rôle de l'écrivain dans une société encore hantée par ses non-dits, et explorons avec elle les tensions, les défis et les responsabilités qu'implique une écriture engagée, au croisement de l'intime et du politique.



1. Histoire et mémoire

— **Samia MOUFFOUK** : Vos récits mêlent mémoire individuelle et Histoire collective, comme dans *Entendez-vous dans les montagnes...* Comment conciliez-vous ces deux dimensions dans votre écriture ? Pensez-vous que la fiction puisse combler les lacunes de l'Histoire officielle ?

— **Maïssa BEY** : Dans *Entendez-vous dans les montagnes...*, il m'a semblé essentiel de mettre en scène une rencontre qui, de prime abord, paraît relever de l'impossible : celle de deux mémoires diamétralement opposées, celle du bourreau et celle de la victime. Par ce dialogue fictif mais profondément symbolique, mon intention était de dévoiler les interstices où se croisent et s'entrelacent la mémoire individuelle et l'Histoire collective. Ces deux dimensions, loin d'être antagonistes, se révèlent interdépendantes : l'Histoire, dans sa forme officielle, tend à niveler les récits individuels pour imposer une vérité monolithique. C'est précisément dans cet espace de tension que la fiction intervient, non pour suppléer aux manques de l'Histoire, mais pour en révéler les failles, en éclairant les silences et en ouvrant des espaces de réflexion et d'émotion que la rigueur apparente des récits historiques ne saurait atteindre.

Dans cette démarche, j'ai consciemment opté pour une technique de distanciation narrative, choisissant de recourir au pronom "elle" plutôt qu'au "je". Cette distance, indispensable, m'a permis d'écrire sur le traumatisme indicible qu'est l'assassinat de mon père sans sombrer dans l'autobiographie frontale. Cette posture narrative m'a autorisée à

approcher l'émotion avec une pudeur et une retenue qui protègent autant l'auteur que le lecteur. Notamment, j'ai pris soin de ne jamais décrire directement l'acte de torture, préférant suggérer l'horreur par le biais des silences et des ellipses, laissant ainsi au lecteur la liberté d'appréhender l'inimaginable sans imposer d'image figée.

Je suis intimement convaincue que la littérature possède un potentiel inouï en tant que contre-pouvoir face aux récits hégémoniques. Elle constitue une résistance éthique, un espace où les silences imposés peuvent être interrogés, déconstruits et transfigurés. À l'image de nombreux auteurs algériens, dont les écrits subliment des récits longtemps refoulés, mon œuvre cherche à rendre audibles ces voix marginalisées, ces fragments de mémoire trop souvent relégués à l'oubli. La fiction, en exploitant sa liberté créatrice, ne se contente pas d'évoquer des zones d'ombre : elle les pénètre avec une profondeur émotionnelle qui transcende la froideur des faits bruts, permettant ainsi une forme de vérité plus intime et universelle.

— **Samia MOUFFOUK** : *Dans vos œuvres, les silences semblent aussi importants que les mots. Quelle place accordez-vous au non-dit dans l'écriture des traumatismes liés à la guerre d'indépendance ?*

— **Maïssa BEY** : Le silence, pour moi, n'est jamais une absence. Il est une forme de langage, une expression d'une intensité émotionnelle que les mots seuls ne suffisent pas à traduire. Dans Cette fille-là, par exemple, les silences familiaux pèsent sur l'identité du personnage principal, reflétant les traumatismes non résolus de la guerre d'indépendance. Ces non-dits sont à la fois des témoins de la douleur et des obstacles à la réconciliation. Mon rapport au silence est profondément ancré dans mon histoire personnelle. Petite fille, j'étais silencieuse, mais ce silence n'était pas vide. Il était habité par un tumulte intérieur, par des pensées foisonnantes, par les bruits des livres que je dévorais et des imaginaires qu'ils éveillaient en moi. Ce silence de l'enfance a été accentué par des circonstances tragiques : la perte de mon père, assassiné alors que j'étais encore jeune, et les ombres oppressantes de la guerre d'indépendance qui marquaient chaque jour de tension et de douleur. Plus tard, la décennie noire est venue raviver ces silences, les densifier, les charger de nouvelles peurs et de blessures collectives. Ce silence, que j'ai longtemps habité, s'est transformé en une nécessité d'écriture. J'écris le silence parce qu'il m'a façonnée, parce qu'il m'a appris à écouter les échos des voix refoulées, à percevoir ce qui demeure inexprimé dans les marges de nos récits officiels. En exposant ces silences dans mes œuvres, je leur donne une texture narrative, une voix capable d'interpeller le lecteur, de lui faire ressentir la densité de ces absences pleines de sens. Au fil du temps, le silence est également devenu un procédé d'écriture, un outil narratif qui me permet de révéler ce que les mots ne peuvent contenir. Par exemple, dans Entendez-vous dans les montagnes..., les pauses et les non-dits entre les personnages créent une tension dramatique qui invite le lecteur à combler lui-même les vides, à s'impliquer émotionnellement dans la narration.

Ces silences narratifs ne sont pas de simples ellipses ; ils portent une charge émotionnelle, une profondeur qui transcende la parole. Le silence, dans mon écriture, joue donc un double rôle : il est à la fois une mémoire et un moyen. Il incarne les blessures profondes, les souvenirs refoulés, les douleurs indicibles, mais il devient aussi un espace de réflexion, une invitation à l'interprétation. Il me permet d'explorer les zones d'ombre de la mémoire individuelle et collective, de donner forme aux douleurs invisibles et de recréer des dialogues là où le bruit du monde semblait tout écraser. En cela, le silence, loin d'être un vide, devient une résonance, un souffle qui anime mes récits et leur confère leur dimension la plus intime et la plus universelle.

2. Éthique de l'écriture

— **Samia MOUFFOUK** : *Lorsque vous abordez des thématiques sensibles comme les violences de guerre ou les injustices sociales, quelles responsabilités éthiques guide votre plume ? Comment évitez-vous de tomber dans une posture didactique ou militante ?*

— **Maïssa BEY** : L'écriture, lorsqu'elle se confronte à des thématiques aussi sensibles et graves que les violences de guerre ou les injustices sociales, devient un acte profondément éthique, où chaque mot porte le poids d'une responsabilité. Elle ne se limite pas à raconter ou à dénoncer, mais engage une réflexion sur la manière dont les récits influencent les regards et, potentiellement, les comportements. Pour moi, écrire, c'est avant tout tendre une main vers l'autre, cet autre souvent réduit au silence, invisibilisé par des structures oppressives ou des violences systémiques.

Dans *Nulle autre voix*, ce devoir de responsabilité prend corps dans le personnage de cette femme emprisonnée, à la fois victime d'un mari tyrannique et d'une mère cruelle, mais aussi d'une société qui ne laisse que peu d'espace à la voix des femmes. En retraçant son cheminement, marqué par la douleur et l'oppression, je ne cherche pas à plaider pour une cause ou à donner des leçons, mais à révéler des fragments de vérité, souvent douloureux, dans toute leur complexité. Son histoire n'est pas seulement celle d'une victime, mais celle d'une résilience en gestation, d'une introspection qui devient acte de délivrance.

Mon écriture ne cède ni au didactisme ni au militantisme explicite. Elle s'efforce de créer une distance qui permette au lecteur de ressentir et de réfléchir, sans que lui soient imposées des conclusions ou des jugements. Loin de tout manichéisme, je veille à préserver les zones d'ombre, les paradoxes, les silences qui habitent mes personnages, car ce sont eux qui, souvent, parlent le plus fort. Mon objectif, si je devais le formuler, n'est pas de convaincre mais d'interroger, d'éveiller une empathie authentique, qui va au-delà des mots. Cette empathie, je la crois transformative. Elle est une invitation à voir autrement, à ressentir autrement, et peut-être, à agir autrement. Écrire ainsi, c'est pour moi une manière d'être fidèle à la vie dans ce qu'elle a de plus fragile et de plus incommensurable : son humanité.

— **Samia MOUFFOUK** : *Votre œuvre est souvent perçue comme un espace de résistance face à l'oubli ou au déni. Diriez-vous que cette démarche relève avant tout d'un acte éthique ou esthétique ?*

— **Maïssa BEY** : Il serait illusoire de vouloir dissocier l'éthique de l'esthétique dans mon écriture, car l'une nourrit et magnifie l'autre. L'acte de résistance qui traverse mes œuvres ne se limite ni à une volonté de dénoncer ni à un simple exercice de style : il s'agit d'un engagement à rendre compte de l'expérience humaine dans sa complexité, tout en lui offrant une forme qui transcende les limites du témoignage brut pour atteindre une vérité universelle. Dans *Sous le jasmin la nuit*, par exemple, l'écriture poétique devient un outil de réappropriation des récits de douleur et d'effacement. Les images sensorielles, presque oniriques, tissent un voile de beauté autour de réalités insoutenables. Ce procédé n'est pas un camouflage, mais une manière d'amplifier l'impact émotionnel et intellectuel de ces récits. La poésie du langage permet non seulement de faire ressentir la douleur, mais aussi de restituer la dignité aux personnages et aux événements évoqués. Elle offre une résistance au silence imposé par les systèmes d'oppression et par le temps qui tend à effacer les traces des oubliés.

L'éthique dans mon écriture s'articule autour de la justice à rendre aux invisibles, aux récits marginalisés, tout en refusant de réduire ces récits à des statistiques ou à des faits bruts. Mon rôle n'est pas seulement de raconter, mais de réhumaniser, de redonner une voix, une profondeur, une intériorité aux figures qui, bien souvent, sont résumées à des symboles ou des stéréotypes. L'esthétique, par sa part, enrichit cette entreprise : chaque silence, chaque métaphore, chaque rythme sert à révéler des vérités que des mots seuls

explicites ne sauraient transmettre avec autant de force. Ainsi, écrire devient un acte double : une résistance au déni et un hommage à l'expérience humaine. L'écriture transcende l'anecdote personnelle ou historique pour devenir un espace de résonance universelle. Ce mariage de l'éthique et de l'esthétique n'est pas une neutralité ; il est au contraire un engagement total : celui de permettre au lecteur non pas d'assister passivement, mais de ressentir, de réfléchir, de s'indigner, et, peut-être, d'être transformé. Car c'est là que réside la véritable puissance de la littérature : dans sa capacité à toucher et à changer, à la fois l'intellect et l'âme.

3. Scriptogenèse

— **Samia MOUFFOUK** : *Vos récits semblent souvent animés par une quête de mise en mots de l'indicible. Pouvez-vous nous parler de votre processus créatif et des défis que représente l'écriture des traumatismes ? Quels procédés narratifs privilégiez-vous pour exprimer des expériences souvent marquées par le silence ou la douleur ?*

— **Maïssa BEY** : Pour moi, l'écriture n'est jamais une préméditation. Elle ne s'élabore pas dans une froide anticipation ni dans un plan méthodique. Elle surgit, imprévisible, souvent comme une nécessité intérieure, une réponse instinctive à ce que le silence seul ne peut contenir. Je ne me fixe pas de trajectoire précise lorsque je commence un texte. L'écriture s'impose, elle éclot de l'indicible, de cette part obscure de l'expérience humaine que les mots peinent à saisir mais que l'on ne saurait laisser sombrer dans l'oubli. Lorsque j'écris, je ne cherche pas à maîtriser le récit. Ce sont souvent mes personnages qui prennent les rênes, qui dictent leur propre histoire. Ils portent en eux une charge émotionnelle, une vérité fragmentaire qui ne cesse de m'étonner. Parfois, une seule phrase surgit, presque brutalement, et tout le reste s'organise autour d'elle, comme si elle portait en germe l'univers entier du récit. Ainsi, *Entendez-vous dans les montagnes...* est né d'un besoin de révéler les tensions entre la mémoire et le silence, entre l'intime et l'Histoire, sans que je sache, au départ, où ce besoin allait me mener.

L'écriture est également le lieu du paradoxe. Elle est ce combat entre ce qui doit être dit et ce qui, parfois, doit rester voilé. Les silences dans mes textes ne sont jamais vides. Ils sont lourds de sens, porteurs d'émotions, de non-dits qui résonnent autant que les mots. Ces silences, je les travaille comme un sculpteur modèle la pierre, cherchant à révéler ce qui se cache dans ses aspérités.

Je crois aussi profondément à la polyphonie dans mes récits. Donner la parole à une multiplicité de voix, c'est embrasser la complexité de l'expérience humaine. Chaque personnage incarne une part de vérité, et c'est dans leur entrelacement que se dessine une fresque plus large. *Dans Cette fille-là*, par exemple, Malika dépasse sa propre individualité pour devenir l'écho d'une multitude de femmes, de leurs luttes, de leurs silences imposés, de leur résistance obstinée.

Mon écriture puise également dans la tradition orale, ce patrimoine vivant de contes, de récits, de chants qui habitent la culture algérienne. Ces récits, transmis de génération en génération, m'offrent une richesse inestimable. Ils ancrent mes textes dans un univers familier tout en leur ouvrant une portée universelle. Ils sont, pour moi, une manière de tisser un lien entre le passé et le présent, entre la mémoire collective et les réalités contemporaines. Écrire est un acte de résistance : face aux récits uniformisés et aux silences imposés, la fiction interroge, exhume et éclaire. Elle réconcilie douleur et espoir, transcendant l'individuel pour atteindre l'universel. Dans l'équilibre fragile entre ombre et lumière, elle rend justice aux voix oubliées et affirme une vérité humaine intemporelle.

4. Postmémorie et transmission

— **Samia MOUFFOUK** : *Vos récits s'inscrivent dans une dynamique où les générations suivantes s'approprient les blessures du passé, une forme de postmémorie. Comment abordez-vous cette transmission intergénérationnelle dans vos personnages et vos récits ?*

— **Maïssa BEY** : La transmission intergénérationnelle constitue, parfois, l'essence de mon écriture, une matrice vivante où se croisent les blessures du passé et les quêtes identitaires des générations présentes. Ce legs n'est jamais une simple transmission d'événements ou de récits figés. Il s'agit d'un transfert émotionnel et intime, une dynamique subtile que Marianne Hirsch a si justement théorisée sous le terme de « postmémorie ». Cette notion dévoile le processus par lequel les héritiers, bien qu'éloignés des traumatismes originels, en demeurent profondément marqués, à travers les silences, les non-dits, les absences qui les habitent.

Dans *Entendez-vous dans les montagnes...*, cette mémoire en résonance s'incarne dans l'échange tendu mais nécessaire entre des personnages porteurs de souvenirs antagonistes. Ce roman interroge la manière dont les traumatismes de la guerre d'indépendance algérienne, enfouis dans les plis de l'expérience des survivants, continuent de vibrer dans la psyché des générations suivantes. Cette appropriation mémorielle n'est pas une répétition, mais une réinterprétation où chaque personnage s'efforce de recomposer le sens d'une histoire fragmentée, un travail de sédimentation chargé d'émotions et de questionnements. Dans *Cette fille-là*, le personnage de Malika devient l'incarnation d'une quête douloureuse mais libératrice : rassembler les éclats d'un passé familial occulté pour en faire un levier d'émancipation. Ce processus, loin d'être paralysant, illustre comment l'héritage mémoriel, lorsqu'il est réapproprié, peut transformer l'individu, lui permettant d'affirmer sa voix face à une histoire imposée. Cette exploration de la mémoire se prolonge dans *Hizya*, où les personnages vivent des moments de bonheur et de malheur, oscillant entre l'ordinaire et l'extraordinaire. Pourtant, mon héroïne, Hizya, n'est pas une figure quelconque. Par l'écriture, je cherche à conférer à ses luttes et à ses aspirations une dimension héroïque. Ce processus d'élévation repose sur une empathie sincère, une écoute attentive des silences et une profonde affection pour ces existences qui, bien que communes, deviennent universelles par la puissance du récit. Comme Douglas Kennedy l'a si bien exprimé, les héroïnes ne sont pas toujours des guerriers au sens traditionnel, mais des êtres ancrés dans leur quotidien, qui incarnent la force et la résilience à travers leurs choix et leurs combats.

L'écriture, pour moi, est ce fil fragile mais tenace qui tisse des ponts entre l'intime et le collectif. Dans *Hizya*, cette jeune femme, en quête de liberté et d'amour, se débat contre les normes sociales et les attentes culturelles, tout en révélant une puissance intérieure qui la rend inoubliable. C'est dans cette alchimie entre la banalité apparente et la profondeur de leur humanité que mes personnages trouvent leur voix. Cette quête d'authenticité dépasse les simples récits individuels pour se nourrir des murmures collectifs, des histoires glanées dans les salons de coiffure, les salles d'attente, ou lors de rencontres fortuites. Ces récits, souvent fragmentaires, deviennent dans mes romans les échos des voix marginalisées, des récits officieux qui enrichissent et parfois contredisent l'Histoire officielle. Mon écriture aspire à redonner une place à ces voix oubliées, à révéler la richesse de la tradition orale, et à inscrire ces témoignages dans une polyphonie où se mêlent fiction, mémoire et résonances personnelles. Je ressens une responsabilité particulière envers les femmes algériennes, envers cette mémoire collective qu'il nous appartient de préserver. Dans un monde où l'amnésie collective peut devenir une forme insidieuse de violence, écrire est pour moi un acte de résistance. C'est une manière d'interroger les normes, de déconstruire les silences, mais aussi de célébrer la force et les aspirations des femmes qui peuplent mes récits. Lors de mes communications, comme

celle donnée à Lille, ou encore dans mes interventions auprès de médiathèques, j'ai toujours insisté sur cette capacité de la littérature à transformer des vies ordinaires en récits extraordinaires, et sur l'importance de valoriser les voix féminines dans un paysage littéraire encore trop marqué par l'effacement. Ainsi, mon écriture se veut un espace où le passé dialogue avec le présent, non pour figer le temps, mais pour projeter ces mémoires dans un avenir porteur d'espoir et d'émancipation. À l'image de ce qu'Assia Djebar a magnifiquement réalisé, je m'efforce de tisser des récits qui transcendent les limites de l'Histoire officielle, des récits capables d'éclairer, de réconcilier et, surtout, d'inspirer. Car au fond, la littérature, en embrassant l'intime et l'universel, est un outil de transformation et d'action, un souffle vivant destiné à nourrir les imaginaires des générations à venir.

5. Postcolonialité

— *Samia MOUFFOUK : Dans un contexte postcolonial, vos récits déconstruisent souvent les narrations dominantes. Comment votre écriture contribue-t-elle à redéfinir le regard porté sur l'Algérie, tant de l'intérieur que de l'extérieur ?*

— *Vos personnages féminins incarnent une forme de résistance à la fois individuelle et collective. En quoi leur quête d'autonomie s'inscrit-elle dans un dialogue postcolonial ?*

Maïssa BEY : Je m'engage dans une démarche littéraire qui se veut une déconstruction méthodique des narrations dominantes, trop souvent simplistes et réductrices, qui ont façonné la perception de la société algérienne, tant au niveau national qu'international. Ces récits, forgés dans des contextes extérieurs à notre réalité, ont effacé la diversité des expériences algériennes, et surtout celles des femmes, reléguées aux marges de l'Histoire officielle. Dans mes livres, tels que *Pierre Sang Papier ou Cendre*, je m'efforce de rendre compte des tensions entre les luttes personnelles et les aspirations collectives, tout en interrogeant les héritages coloniaux et les désirs d'émancipation. À travers ces récits, je cherche à dévoiler la pluralité des voix algériennes, souvent ignorées, afin d'éclairer les zones d'ombre de notre identité collective. L'Algérie est un territoire saturé de mémoires et de récits, mais ces histoires sont trop souvent racontées par des voix étrangères, déconnectées de nos réalités. C'est pourquoi j'ai choisi de créer des personnages féminins qui, loin de se réduire à des victimes du passé, sont résolument tournées vers l'avenir, cherchant à bâtir un monde fondé sur l'autonomie et la dignité. Ces femmes, fortes et complexes, incarnent une détermination à affronter les défis du présent et à se libérer des carcans imposés par des traditions sclérosantes douloureuses. À travers elles, mon écriture devient un acte de résistance, un moyen de déconstruire les stéréotypes réducteurs qui enferment l'Algérie dans une image figée, souvent énoncée par ceux qui ne connaissent pas sa réalité.

L'écriture, cependant, n'est pas pour moi une simple catharsis. Quand la douleur se fait ressentir, je peux m'en soulager par un simple médicament, mais l'écriture va bien au-delà de cela. Elle n'apporte pas de soulagement immédiat, bien au contraire. Elle oblige à creuser plus profondément, à fouiller les recoins de l'âme humaine. Certains de mes romans, comme *Puisque mon cœur est mort*, dans lesquels une femme perd son enfant à la suite d'une tragédie irréparable, ont profondément marqué mon esprit. Il m'a fallu des mois pour m'en remettre, car l'identification avec mes personnages est totale, et c'est cette immersion qui provoque une souffrance qui ne se dissipe pas facilement. C'est souvent de manière imprévisible que mes idées prennent forme. Parfois, une simple phrase suffit à faire naître un récit entier. Par exemple, mon dernier livre a commencé par cette

phrase : *J'ai tué un homme*. À partir de ce noyau, l'histoire s'est développée presque naturellement, dans une succession d'événements qui semblaient s'imposer d'eux-mêmes. Mais, même dans cette spontanéité apparente, il y a toujours une réflexion sous-jacente, une construction qui se déploie au fil du temps, façonnant le récit avec une profondeur qui dépasse les premières intuitions. L'héritage d'Assia Djebar, quant à lui, constitue une boussole précieuse dans mon travail. Elle a su faire émerger la voix des femmes algériennes dans un espace littéraire où elles étaient souvent confinées au silence. Son œuvre, d'une grande richesse et d'une audace rare, m'inspire à poursuivre cette mission de révélation des voix effacées, à interroger les silences imposés et à redonner aux femmes la place qu'elles n'ont cessé d'être privées de. À travers l'intégration de la tradition orale, cette mémoire vivante, et l'adoption d'une narration polyphonique, j'aspire à créer un espace où différentes perspectives peuvent se croiser, s'enrichir et ainsi contribuer à une compréhension plus complète de notre réalité collective.

Mon écriture naît d'un besoin profond d'explorer les complexités humaines et les blessures qui marquent les vies. Mes personnages, souvent féminins, sont nourris par des émotions réelles, par des expériences vécues, et je ne peux écrire sans y laisser une part de moi-même. Il y a un peu de mon sang dans mes récits, comme si une partie de mon être vivait à travers mes personnages. C'est cette sincérité, cette immersion totale dans l'intimité des personnages, qui permet à l'écriture de transcender l'anecdotique et d'atteindre l'universel. Ainsi, ma démarche ne se limite pas à une simple critique des récits existants. Elle s'efforce de reconfigurer les imaginaires, de redonner à ceux qui ont été relégués à l'ombre la place qu'ils méritent dans notre Histoire. L'écriture devient alors un lieu de convergence entre l'intime et le collectif, où l'humanité, dans toute sa diversité, se redessine libre des chaînes imposées par un passé colonial figé. Mon travail littéraire aspire à rendre visibles ces vies féminines trop souvent ignorées, à leur offrir une place dans la grande narration collective, et à faire en sorte que mes œuvres résonnent avec sincérité, profondeur et universalisme auprès de tous ceux qui les lisent.

— **Samia MOUFFOUK** : *Vos personnages féminins incarnent une forme de résistance à la fois individuelle et collective. En quoi leur quête d'autonomie s'inscrit-elle dans un dialogue postcolonial ?*

— **Maïssa BEY** : Les personnages féminins que je crée sont souvent au cœur d'une quête d'autonomie qui transcende les simples luttes personnelles. Elles représentent une résistance face aux structures patriarcales et aux héritages postcoloniaux qui continuent d'influencer notre société. Par exemple, dans *Cette fille-là*, Malika lutte non seulement pour sa propre identité mais aussi pour celle de toutes les femmes qui ont été réduites au silence par les normes sociales et culturelles. Cette quête d'autonomie s'inscrit directement dans un dialogue sociétal postcolonial, car elle remet en question les rôles traditionnels assignés aux femmes dans une société encore marquée par les séquelles du colonialisme. Mes personnages ne se contentent pas d'accepter leur sort ; elles revendiquent leur droit à exister pleinement dans toutes leurs dimensions. Ce faisant, elles participent activement à la réécriture de notre histoire collective. En abordant des thèmes tels que la violence domestique, l'exclusion sociale ou la quête identitaire, je souhaite montrer que les luttes individuelles sont intrinsèquement liées aux luttes collectives pour l'émancipation. La résistance de ces femmes devient ainsi un symbole d'espoir pour toutes celles qui aspirent à une vie meilleure dans un monde postcolonial complexe. En somme, mon écriture est une exploration des tensions entre passé et présent, entre mémoire individuelle et mémoire collective. Elle vise à célébrer la résilience des femmes algériennes tout en interrogeant les structures qui continuent de les opprimer. C'est cette dynamique qui nourrit mon engagement littéraire et qui me pousse à écrire avec passion et détermination pour un avenir où chaque voix peut être entendue.

6. Dialogue avec Assia DJEBAR

— *Samia MOUFFOUK : Vous avez évoqué l'héritage d'Assia Djebbar comme une source d'inspiration majeure, notamment dans Assia Djebbar, femme écrivain. En quoi son œuvre a-t-elle influencé votre propre rapport à l'écriture et à la mémoire ? Que représente pour vous sa voix dans le contexte contemporain, notamment dans les luttes pour les droits des femmes ?*

— **Maïssa BEY :** Assia Djebbar représente pour moi bien plus qu'une icône littéraire ; elle est une conscience vive, une vigie éclairant les méandres de la mémoire collective algérienne et féminine. Découvrir son œuvre a été une révélation, une rencontre avec une parole qui, tout en s'élevant contre les silences imposés, réinscrivait les femmes dans le tissu d'une histoire souvent amputée de leur présence. Dans *Assia Djebbar, femme écrivain*, je tente de cerner cette lumière particulière qui émane de son écriture : un cri doux mais déterminé, qui fait vibrer les échos des voix marginalisées.

Pour moi, Djebbar a réinventé la mémoire, non comme un sanctuaire figé, mais comme un chantier vivant, un espace de résistance et de réappropriation. Elle a su relier les blessures du passé à celles du présent, inscrivant les luttes des femmes algériennes dans une continuité historique qui dépasse les frontières temporelles et culturelles. Sa capacité à traduire l'indicible, à faire entendre les souffles inaudibles de celles qui ont été muselées, m'a profondément inspirée. Dans ma propre écriture, j'essaie de prolonger cette quête de justice narrative, en donnant corps et voix aux silences enfouis de notre mémoire collective. Dans le temps contemporain, marqué par des revendications au féminin de plus en plus audibles, la voix de Djebbar résonne comme un guide et un phare. Elle a ouvert une voie, celle d'une écriture qui non seulement raconte, mais interroge, déconstruit et reconstruit. À travers son œuvre, elle nous invite à interroger les structures patriarcales, à les mettre à nu, et à revendiquer notre droit à une mémoire partagée et plurielle. Cette dimension politique de son écriture, mêlant l'intime et l'universel, reste un modèle puissant pour toutes celles et ceux qui s'engagent aujourd'hui dans les luttes pour l'égalité et la justice.

— *Samia MOUFFOUK : Vous avez imaginé Assia Djebbar marchant dans Alger pendant le Hirak. En quoi pensez-vous que son engagement littéraire et féministe trouve encore une résonance dans les luttes sociopolitiques actuelles ?*

— **Maïssa BEY :** Imaginer Assia Djebbar arpentant les rues d'Alger pendant le Hirak est une image d'une force symbolique inouïe. Elle incarnerait cette figure intemporelle d'une femme debout, enracinée dans les luttes de son peuple, mais toujours tournée vers un horizon de liberté. Le Hirak, avec son souffle populaire et sa quête de dignité, s'inscrit dans le prolongement des combats que Djebbar a portés tout au long de sa vie et de son œuvre. Son écriture, profondément ancrée dans l'histoire et les fractures de notre société, continue de dialoguer avec notre présent. Elle nous apprend que la mémoire n'est pas un fardeau, mais une force, un outil pour questionner les systèmes d'oppression et ouvrir des brèches vers un avenir plus juste. Pendant le Hirak, les femmes ont occupé une place centrale, défiant les normes sociales, exigeant leur part de justice et de reconnaissance. Djebbar aurait été à leurs côtés, non seulement comme une militante, mais comme témoin, une passeuse de ces luttes inscrites dans une longue histoire de résistances. Son engagement littéraire trouve ainsi une résonance profonde dans ces mouvements sociopolitiques. Elle a été une pionnière, celle qui a donné à l'écriture féminine algérienne ses lettres de noblesse, en démontrant qu'écrire est un acte politique, une manière de résister à l'effacement et à l'injustice. Aujourd'hui, son héritage nous interpelle : comment poursuivre ce combat, comment inscrire nos luttes dans cette continuité qu'elle

a si magistralement tracée ? En imaginant Djébar marchant dans Alger, je vois une femme qui dialogue avec les générations actuelles, une femme qui rappelle que chaque pas, chaque cri, chaque mot est une pierre posée sur le chemin d'une société plus équitable. Son écriture, loin d'être figée dans une nostalgie, demeure une invitation à l'action, à la réflexion, et à l'audace de rêver un monde meilleur. Écrire, alors, devient non seulement un acte de mémoire, mais une promesse faite à l'avenir, une promesse d'espoir et de justice.

7. Impact et résonance contemporaine

— **Samia MOUFFOUK** : *Vos œuvres sont largement lues par les jeunes générations. Quel écho espérez-vous susciter chez elles ? Pensez-vous que la littérature peut jouer un rôle dans la prise de conscience collective et le changement social ?*

— **Maïssa BEY** : En tant qu'écrivaine, je porte l'espoir que mes récits soient une invitation à la réflexion, une résonance intime et collective pour les jeunes générations. À travers mes œuvres, je souhaite leur offrir des clés pour interroger leur identité, embrasser leur histoire et trouver leur place dans un monde où les repères vacillent sans cesse. Ces jeunes héritent d'un passé complexe, souvent douloureux, marqué par des luttes pour la dignité, la liberté et la justice. Mon écriture s'efforce de rendre visibles ces héritages, de mettre en lumière ce qui a été occulté par les récits dominants ou fragmenté par les silences de l'histoire.

La littérature, à mes yeux, est un miroir et un pont. Elle reflète les réalités, aussi brutales soient-elles, tout en offrant des horizons de pensée et d'espoir. Par des récits comme *Bleu blanc vert*, je tente de dessiner des trajectoires où se mêlent désillusions et résilience. Ces histoires explorent les fractures d'une société postcoloniale tout en célébrant la capacité de renouveau qui habite ceux qui osent rêver et agir. Les femmes, en particulier, occupent une place centrale dans mes récits : elles incarnent cette force intérieure qui transforme la douleur en lutte, l'oppression en résistance. Je crois profondément que la littérature a le pouvoir d'éveiller les consciences et de bousculer l'ordre établi. Elle nous permet de nommer les injustices, d'explorer les non-dits, et d'ouvrir des espaces de dialogue, d'empathie et de changement. En donnant une voix à ceux et celles qui ont été marginalisés ou réduits au silence, elle devient un acte de résistance, un outil pour questionner le monde et pour en imaginer un autre. Chaque livre est une tentative de tracer des chemins possibles, de bâtir des espaces où les jeunes peuvent se reconnaître, se confronter à leurs doutes, et puiser la force d'avancer. Assia Djébar demeure pour moi une source d'inspiration majeure dans cette démarche. Elle m'a appris que la mémoire est à la fois un fardeau et une force, un outil indispensable pour comprendre le présent et façonner l'avenir. Son écriture nous rappelle que raconter, c'est déjà résister ; écrire, c'est inscrire l'espoir dans le fil du temps. À mon tour, je m'efforce de transmettre cette conviction à travers mes récits, d'encourager les jeunes générations à revendiquer leur droit à la parole, à l'action, et à un avenir meilleur.

Ainsi, j'espère que mes œuvres agissent comme un catalyseur pour ces jeunes esprits en quête de sens et de justice. La littérature peut être une étincelle : elle éveille des émotions, provoque des questionnements et ouvre la voie à l'engagement. Écrire n'est pas seulement un acte personnel ; c'est une manière de contribuer au tissage d'un lien collectif, un engagement envers celles et ceux qui viendront après nous. Car en fin de compte, chaque histoire que nous racontons participe à construire un monde où chaque voix a sa place et chaque rêve, sa chance de se réaliser.

8. Limites de la fiction et éthique scripturale

– **Samia MOUFFOUK** : Dans un contexte où certains récits littéraires sur des événements historiques ou sociopolitiques suscitent des polémiques quant à leur fidélité ou leur légitimité, comment percevez-vous les limites de la fiction dans la représentation de la réalité ? Pensez-vous que l'écrivain doit s'imposer une éthique spécifique lorsqu'il aborde des sujets sensibles ou controversés ?

– **Maïssa BEY** : La question des limites de la fiction et de l'éthique scripturale est cruciale, particulièrement dans une époque où les récits littéraires peuvent être à la fois une source d'éclairage et de controverse. La fiction, en sa nature même, s'autorise une certaine liberté dans la recomposition de la réalité. Mais cette liberté ne saurait être illimitée ; elle s'inscrit dans un cadre de responsabilité. Écrire, c'est toujours engager sa voix dans un dialogue avec le monde, et c'est aussi, d'une certaine manière, répondre de l'effet que cette voix produit. L'éthique en littérature, pour moi, repose sur une exigence de respect : respect des réalités humaines qu'on évoque, respect des mémoires collectives ou individuelles qu'on interroge, et respect du lecteur, qui doit pouvoir trouver dans le texte une invitation à penser, et non une manipulation insidieuse. Cela ne signifie pas que l'écrivain est tenu à une vérité factuelle - ce n'est pas son rôle -, mais il doit se soucier d'une vérité plus profonde, celle qui touche à la dignité et à la complexité de l'expérience humaine. La fiction, ainsi, doit être un espace de questionnement et non de dogme. Elle peut élucider les zones d'ombre de l'Histoire, mettre en lumière des réalités occultées ou réprimées, mais elle ne doit jamais chercher à instrumentaliser le vécu des autres pour servir un propos préétabli. En abordant des sujets sensibles, je suis particulièrement attentive à ne pas réduire les expériences à des caricatures ou à des stéréotypes. Dans mes récits, comme *Cette fille-là* ou *Surtout ne te retourne pas*, je tente de construire des personnages qui incarnent des réalités plurielles, où la douleur et la résilience coexistent, où les silences sont aussi porteurs de sens que les mots.

Assia Djebar, dont l'œuvre m'inspire profondément, a su concilier engagement et exigence esthétique avec une éthique irréprochable. Elle n'a jamais utilisé les douleurs qu'elle évoquait comme un simple outil rhétorique, mais toujours comme un moyen de rendre justice aux voix qu'elle portait. C'est un modèle qui m'accompagne dans ma propre écriture, une boussole qui me rappelle que l'écrivain, même lorsqu'il invente, a une dette envers les vérités humaines qu'il explore. Dans ce sens, la littérature, loin d'être une simple échappatoire, devient un acte de mémoire et de résistance. Résistance à l'oubli, aux simplifications, aux récits officiels qui effacent les nuances au profit de la convenance. La fiction est un moyen de redonner une voix à ceux qui ont été réduits au silence ou à l'ombre. Mais cet acte exige une attention constante à la manière dont cette voix est restituée. L'écrivain ne peut jamais se soustraire à cette responsabilité éthique. La fiction a pour vocation de questionner le réel, non de l'usurper. Elle s'épanouit dans l'interstice entre l'imaginaire et le vécu, et c'est précisément dans cette tension qu'elle trouve sa force. Mon travail, comme celui de tout écrivain conscient de son rôle, est de préserver cette tension, de respecter cette force, et de faire de l'écriture un espace où la dignité humaine est inlassablement défendue, même dans les récits les plus imaginaires. La fiction, ainsi, devient un acte profondément humain, une quête de sens qui dépasse le simple récit pour s'inscrire dans un dialogue permanent avec le monde.

9. Décolonisation de l'imaginaire collectif

– **Samia MOUFFOUK** : Votre écriture semble également engagée dans une tentative de décolonisation de l'imaginaire collectif algérien, en libérant le présent du poids du passé. Comment utilisez-vous la littérature pour transformer ces récits hérités et offrir une vision renouvelée de l'identité algérienne contemporaine ?

— **Maïssa BEY** : Mon écriture s'inscrit dans une démarche résolue de décolonisation de l'imaginaire collectif algérien, visant à libérer le présent des entraves d'un passé souvent écrasant. En tant qu'auteure algérienne évoluant dans un contexte postcolonial, je me confronte à un double héritage : d'un côté, les récits coloniaux qui ont trop longtemps enfermé l'Algérie dans des clichés réducteurs et des stéréotypes déshumanisants ; de l'autre, une vision post-indépendance qui, en cherchant parfois à imposer une homogénéité identitaire, a étouffé la diversité culturelle, linguistique et mémorielle qui constitue la richesse de notre nation. Face à ces récits dominants, mon écriture revendique une réappropriation de l'Histoire par la multiplicité des voix, des expériences et des mémoires, souvent reléguées à l'ombre. Dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*, par exemple, je m'emploie à déconstruire les représentations des récits officiels pour mieux mettre en lumière ces luttes intimes et collectives que l'histoire dominante a trop souvent passées sous silence. Ce roman explore les traces indélébiles laissées par le colonialisme à travers des personnages aux trajectoires marquées par des tensions profondes : entre mémoire et oubli, entre oppression et résistance, entre héritages imposés et aspirations à l'autonomie. En mettant en scène des figures féminines complexes, souvent confrontées à des choix déchirants, j'interroge les séquelles du patriarcat tout autant que les stigmates de la domination coloniale. Ces femmes, par leur quête d'indépendance et leur refus des rôles que la société leur assigne, deviennent des métaphores puissantes d'une identité algérienne en perpétuelle redéfinition. Toutefois, mon écriture ne se résume pas à une opposition binaire ou à une dénonciation frontale. Elle aspire à une œuvre de réconciliation entre les temporalités, à un dialogue constant entre blessures individuelles et mémoire collective. Chaque récit que je tisse est une tentative d'éclairer les zones d'ombre, de restituer une voix à celles et ceux que les narrations officielles ont involontairement exclus : les anonymes, les marginalisés, ces invisibles dont les vies ont façonné les contours de notre histoire collective.

La littérature, dans cette optique, devient un espace de questionnement, un miroir tendu à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur. Elle invite le lecteur — qu'il soit algérien ou étranger — à dépasser les perceptions simplifiées pour appréhender les nuances infinies d'une société forgée dans la douleur mais aussi dans une résilience admirable. En conférant une humanité pleine et entière à mes personnages, j'aspire à offrir une vision renouvelée et enrichie de l'Algérie : une nation dont l'histoire, loin d'être figée ou monolithique, se redessine sans cesse à travers la parole retrouvée de ses multiples héritiers. Ainsi, mon engagement littéraire se veut un acte de résistance contre l'effacement et le déni. Écrire, pour moi, c'est rendre visible l'invisible, explorer les mémoires plurielles, ouvrir des espaces de dialogue et de réparation. À travers cette démarche, chaque mot, chaque phrase devient une tentative d'apprivoiser les douleurs du passé pour mieux éclairer les potentialités du présent. C'est un effort continu pour réinvestir l'imaginaire collectif et restituer à l'Algérie la multiplicité de ses récits et l'unité de son identité. L'écriture devient alors un lieu d'émancipation où la mémoire et l'espoir se rencontrent pour réinventer une histoire commune vivante et porteuse d'avenir.

En conclusion de cet entretien avec Maïssa Bey, nous retiendrons que l'écriture, pour elle, n'est ni un simple exutoire, ni une thérapie personnelle. C'est avant tout un acte de création et de révélation, une manière de donner voix à celles et ceux qui en sont privés. Comme elle l'explique, écrire c'est éclairer des zones d'ombres, donner corps à des silences, tout en maintenant une certaine distance entre l'écrivain et ses personnages.

Son processus d'écriture, parfois déclenché par une simple phrase ou une intuition forte, témoigne d'une profondeur et d'une spontanéité qui traduisent une vraie écoute de ce qui "doit être dit". En citant Marguerite Duras, elle illustre bien cette tension entre ce qui est de l'ordre du personnel et ce qui dépasse l'auteur : "Ce n'est pas moi, mais il y a un peu de mon sang qui coule dans leurs veines."

Ce qu'elle nous offre dans ses œuvres, ce sont des univers où les voix minorées, oubliées, prennent le devant de la scène. Et au-delà des personnages, c'est aussi un témoignage sur la condition humaine, porté par une plume qui sait allier force et délicatesse. Nous vous remercions pour cette richesse partagée, Maïssa Bey.

Références bibliographiques

- BEY, M. 2008. Entendez-vous dans les montagnes.... Éditions de l'Aube.
BEY, M. 2009. Cette fille-là. Éditions de l'Aube.
BEY, M. 2009. Pierre Sang Papier ou Cendre. Éditions de l'Aube.
BEY, M. 2009. Sous le jasmin la nuit. Éditions de l'Aube.
BEY, M. 2015. Puisque mon cœur est mort. Éditions de l'Aube.
BEY, M. 2018. Nulle autre voix. Éditions de l'Aube.
DJEBAR, A. 2001. L'Amour, la fantasia. Éditions Barzakh
DJEBAR, A. 2004. La femme sans sépulcre. Éditions des Deux Terres.
DURAS, M. 1995. Écrire. Les Éditions de Minuit.
MOUFFOUK, S. (2021). Entretien inédit avec Véronica Estay Stange sur la post-mémoire. Revue algérienne des lettres, 5(2), 591-596. <https://asjp.cerist.dz/en/article/177285>
HIRSCH, M. 2012. The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust. Columbia University Press.